



ROUERGUE  
**NOIR**

**PETER MAY**  
**JE TE PROTÉGERAI**

## Présentation

Niamh Macfarlane a créé avec son mari Ruairidh une entreprise de textile renommée, Ranish Tweed. Alors qu'ils séjournent à Paris, Niamh est tourmentée par de mauvais pressentiments, l'intuition que son mari la trompe avec Irina Vetrov, la séduisante et célèbre créatrice de mode. Oui, à chaque instant, elle a la sensation de perdre un peu plus cet amour qu'elle croyait destiné à durer toute une vie et pour lequel elle a tout bravé, à commencer par l'hostilité de sa propre famille. Un soir, place de la République, l'impensable se produit. Ruairidh meurt sous les yeux de Niamh dans l'explosion de la voiture d'Irina. Accablée par la douleur, Niamh ne tarde pas à comprendre qu'elle est la principale suspecte. Alors que le lieutenant Sylvie Braque progresse dans son enquête, Niamh sombre dans les souvenirs dévorants de son amour perdu et de son île Atlantique. Avec la certitude écrasante que quelqu'un l'observe en secret, prêt à tuer encore.

Une nouvelle fois, Peter May nous emporte vers l'archipel des Hébrides, dans ces îles jetées au paroxysme des tempêtes où les sentiments paraissent s'exacerber. Et si Niamh a dû lutter contre la noirceur du cœur des hommes pour imposer son amour pour Ruairidh, elle va devoir, jusque dans l'extrême solitude des éléments déchaînés, affronter un indémasquable assassin.

Né en 1951 à Glasgow, Peter May vit dans le Lot. Sa trilogie écossaise – *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis* et *Le Braconnier du lac perdu* –, initialement publiée en français par les Éditions du Rouergue, a conquis le monde entier. Saluée par de nombreux prix littéraires, toute son œuvre est disponible aux Éditions du Rouergue.

## Du même auteur

### Dans la collection Rouergue noir

*Les Disparus du phare* (2016)

*Les Fugueurs de Glasgow* (2015)

*L'Île du serment*

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

*Scène de crime virtuelle* (2013)

Trilogie écossaise

*La Trilogie écossaise*, édition intégrale (2014)

*L'Île des chasseurs d'oiseaux*

(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

*L'Homme de Lewis*

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

*Le Braconnier du lac perdu*

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

Série chinoise

*La Série chinoise*, édition intégrale, volume I, 2015

*La Série chinoise*, édition intégrale, volume II, 2016

*Meurtres à Pékin* (2005, Babel 2007)

*Le Quatrième Sacrifice* (2006, Babel 2008)

*Les Disparues de Shanghai* (2006, Babel 2008)

*Cadavres chinois à Houston* (2007, Babel 2009)

*Jeux mortels à Pékin* (2007, Babel 2010)

*L'Éventreur de Pékin* (2008, Babel 2011)

### Dans la collection Assassins sans visages

*L'Île au rébus* (2017)

*La Trace du sang* (2015, Rouergue en poche 2017)

*Terreur dans les vignes* (2014, Rouergue en poche 2016)

*Le Mort aux quatre tombeaux* (2013, Rouergue en poche 2015)

### Livre illustré

*L'Écosse de Peter May* (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Ian Lawson

Titre original : *I'll keep you safe*

© Peter May, 2018

© Éditions du Rouergue 2018, pour la traduction française

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Peter May

# JE TE PROTÉGERAI

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE  
**noir**

*pour Danielle Dastugue*

## **Prononciation des mots gaéliques**

Amhuinnsuidhe	>	Av-anne-soué
Anndra	>	Aoundra
Bilascleiter	>	Bill-is-clay-cheurr
Bodach	>	Bottac
Bothag	>	Beau-hag
Breascleite	>	Bri-as-clitch
Cianalas	>	Key-ane-alas
Cuishader	>	Cou-i-shaadeur
Niamh	>	Nive
Ranish	>	Rannish
Róisín	>	Roshine
Ruairidh	>	Rou-are-i
Seonag	>	Shonnak
Taigh 'an Fiosaich	>	Taille-ane-fissic
Uilleam	>	William

Le Harris Tweed est le seul tissu au monde à être décrit par une loi du Parlement. Cette loi de 1933 le définit ainsi :  
*« Tissé localement à la main par les habitants des Hébrides extérieures, fini sur le sol des Hébrides extérieures, fait de pure laine vierge teinte et filée sur le sol des Hébrides extérieures. »*

## Prologue

*Elle n'entend que le sifflement de ses oreilles. Un sifflement aigu couvrant tous les autres sons. Autour d'elle, le chaos est indescriptible. Des débris flamboyants continuent de tomber du ciel nocturne, des corps sont allongés sur le pavé. Les ombres de silhouettes fuyant les flammes s'allongent vers elle sur la place, vibrant comme des images monochromes sur un écran.*

*Elle distingue le squelette de la voiture au milieu du brasier, s' imagine voir les formes des deux occupants prisonniers de leur siège. Comment serait-il possible de survivre à une telle explosion ?*

*Bizarrement, la circulation continue au ralenti sur le boulevard Magenta comme une rivière de sang coagulé. Les néons luisent toujours dans la pénombre, derniers vestiges de normalité figés dans le temps. Mais l'espoir de sauver son mariage s'est envolé. Parce qu'elle sait, avec une tristesse profonde, dévorante, et sans avoir le moindre doute, qu'il est mort.*



## Chapitre 1

Les dernières heures de leur vie commune se rejouaient à travers un épais brouillard de souvenirs douloureux. Les gens changeaient-ils réellement, ou seulement la perception qu'on en avait ? Et si tel était le cas, pouvait-on dire qu'on les avait jamais réellement connus ?

Dans une relation, le changement s'opère lentement, sans qu'on le remarque tout de suite. Comme le passage du printemps à l'été, ou de l'été à l'automne. Soudain l'hiver est là, et on s'étonne d'avoir pu se laisser surprendre aussi vite.

Ce n'était pas encore l'hiver. Leur relation ne s'était pas refroidie à ce point. Mais sa fraîcheur semblait annoncer l'arrivée imminente d'un air polaire. Tandis qu'ils avançaient avec le flot de la foule quittant le parc des expositions, Niamh frissonna bien que cette journée de septembre fût encore très douce. Seule la lumière pâlisante trahissait le changement de saison.

Le RER traversait dans un bruit de ferraille les banlieues nord-est de Paris. Villepinte, Sevran-Beaudottes, Aulnay-sous-Bois ; personne ne montait ni ne descendait. Debout

au milieu des corps qui se pressaient autour d'elle, Niamh se sentait mal à l'aise. Haleines aigres chargées d'ail, tissus synthétiques imprégnés de sueur, parfums éventés, cheveux fixés au gel. Elle essayait de retenir sa respiration. Pour éviter de perdre l'équilibre chaque fois que le train freinait et accélérât, à l'entrée et à la sortie des stations, elle serrait la barre chromée si fort que les jointures de ses doigts en devenaient blanches.

Ruairidh était pris en sandwich entre un grand type à la figure orange, aux sourcils et aux lèvres maquillés, et une fille tatouée sur toute la surface visible de sa peau – ses cheveux teints en noir et ses piercings faisaient un peu démodés. Gothique. Rétro. Niamh vit Ruairidh enfoncer tant bien que mal la main dans sa poche pour en extraire son iPhone. L'écran allumé se refléta brièvement sur son visage ; un froncement de sourcils creusa une ride entre ses yeux. Il resta un long moment concentré sur son téléphone avant de jeter un coup d'œil soudain gêné à Niamh et de le remettre dans sa poche.

Un flot de passagers descendit à Gare du Nord où, du quai bondé, monta un nouvel afflux de corps, et ce fut seulement en sortant de la station Châtelet-Les Halles qu'elle put lui demander :

– Mauvaises nouvelles ?

Tout en continuant à monter l'escalier qui débouchait sur la rue, il la regarda, et la même ride se creusa au-dessus de son nez.

– Mauvaises nouvelles ?

– Le mail. Ou c'était peut-être un texto ?

– Oh. Ça. Non. Rien, dit-il avec un haussement d'épaules.

On prend un taxi ?

Les lumières de la boutique The Whisky Shop se déversaient sur la place de la Madeleine et créaient un jeu d'ombres

sur les arbres dans le jour déclinant. À l'intérieur, l'éclairage était presque trop éblouissant ; les murs blancs reflétaient l'éclat impitoyable des globes lumineux, l'ambre des bouteilles étincelait sur les multiples étagères de verre. L'odeur suave du whisky embaumait l'air. Au pied de l'escalier, une jeune fille prit leurs manteaux et les orienta vers le premier étage où se déroulait la réception.

Pour la touche celtique, Harris Tweed Hébrides avait fait venir deux jeunes musiciens des îles, qui jouaient debout dans un coin ; violon et accordéon, comme le whisky, baignaient l'atmosphère de ce sentiment intime de se retrouver chez soi. Sensation incongrue ici, au cœur de la capitale française.

Ruairidh accepta un cocktail au whisky, mais Niamh ne se sentait pas d'humeur à consommer de l'alcool. Un peu empruntés, ils avaient tous les deux l'impression bizarre d'être des étrangers au milieu de tous ces acheteurs, designers et autres agents. L'organisateur de la soirée était leur concurrent direct, après tout, même s'il ne se considérait pas clairement comme tel et partageait volontiers un stand avec Ranish Tweed au salon Première Vision. Ils étaient tous écossais, n'est-ce pas ? Originaires des îles. Vendant les Hébrides autant que leur tissu.

Des marchés différents, cependant.

Ruairidh regardait de nouveau son téléphone.

– Après notre retour à l'hôtel, il faudra que je me rende aux bureaux d'YSL.

– Pourquoi ?

Niamh sentit une brume froide lui enserrer le cœur.

– J'ai oublié de parapher les contrats. Le siège ne bougera pas tant que ce ne sera pas fait. Et demain je n'aurai pas le temps. On prend l'avion de bonne heure.

Comme si elle ne le savait pas. En tout cas, elle n'en croyait pas un mot. Un peu plus tôt dans la journée,

Ruairidh avait déjeuné avec l'acheteur de chez Yves Saint Laurent, c'était du moins ce qu'il lui avait dit, pendant qu'elle s'occupait du stand. Une commande importante. Une parmi d'autres décrochées cette année au salon parisien. Oublié de parapher les contrats ? Elle décida de le tester.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

– Non.

Sa réponse lui échappa un peu trop vite. Il essaya d'arrondir les angles :

– Ce sera très vite réglé. Je ferai juste un aller et retour.

Estimant qu'ils étaient restés assez longtemps pour ne pas se montrer impolis, ils se préparaient à descendre l'escalier quand l'attaché de presse les rappela.

– Vous ne pouvez pas partir maintenant, les amis. On va procéder au tirage au sort.

À leur arrivée, on leur avait remis des billets de loterie. Le numéro gagnant, tiré d'un chapeau, remporterait l'extraordinaire livre de photos de Ian Lawson, *From the Land Comes the Cloth*, évocation visuelle de la manière dont les couleurs et les motifs du Harris Tweed s'inspiraient du paysage depuis que les insulaires avaient commencé à le tisser. Un livre énorme et lourd, une édition spéciale vendue autour de deux cents euros. Harris Tweed Hebrides souhaitait vivement le voir tomber entre les mains d'un client privilégié, mais la courtoisie exigeait de faire participer tous les invités à la tombola.

Aussi les sourires se figèrent-ils lorsque le numéro de Ruairidh sortit du chapeau. Niamh masqua son embarras en proposant de laisser passer cette chance et de procéder à un autre tirage. Mais personne ne voulut en entendre parler et, maintenant, ils se retrouvaient assis dans le taxi de chaque côté du livre, transformé en une manifestation physique de la barrière qui semblait s'être dressée entre eux.

– Je suis content qu’ils ne l’aient pas repris, dit Ruairidh. J’ai toujours eu envie de ce livre.

Il aurait pu l’acheter cent fois, mais n’en avait jamais trouvé le temps. Finalement, c’était la chance qui l’avait déposé entre ses mains. Cette chance qui devait l’abandonner moins d’une heure plus tard.

Lorsque le taxi les déposa place de la République, devant le Crowne Plaza, la nuit était tombée ; la file des camions et fourgons de la police avait déjà repris sa position nocturne le long du trottoir. Des policiers armés, équipés de gilets pare-balles, se tenaient par petits groupes, fusil automatique au creux du bras, cigarette aux lèvres. Une odeur de fumée planait dans la fraîcheur du soir, ainsi qu’un mélange de sentiments contradictoires d’ennui et de peur, tels les fantômes des terroristes et de leurs victimes dont le sang avait éclaboussé les rues du quartier. On ne pouvait jamais savoir s’il allait se passer quelque chose. C’était ça, maintenant, la vie dans la Ville Lumière.

Ils prirent l’ascenseur en silence jusqu’au deuxième étage. Niamh regarda son mari à la dérobée, mais il était ailleurs. Quelque part, semblait-il, où elle n’était pas la bienvenue. Soudain, il paraissait plus vieux que ses quarante-deux ans, avec ses courtes boucles brunes grisonnant sur les tempes et ses yeux bleus cernés qui évitaient presque tout le temps les siens ces dernières semaines. Un sentiment de perte l’accabla. Que leur était-il arrivé ? Une vie d’amour, dix ans de mariage, s’évaporant sous ses yeux comme la pluie sur le goudron chaud. Ce n’était pas possible. Non. Et elle n’en fut que plus déterminée à garder pour elle son secret.

Lorsqu’il lui ouvrit la porte de leur chambre, elle aperçut le petit paquet enveloppé de papier brun posé sur la coiffeuse, là où elle l’avait laissé. Elle se dépêcha de traverser la

pièce pour le glisser dans son sac avant qu'il ait le temps de le voir et de demander ce que c'était.

– Je vais prendre une douche, annonça-t-il en jetant sa veste sur le lit et en se dirigeant directement vers la salle de bains.

Le bruit de l'eau qui coulait ne fit qu'amplifier le silence de la chambre et le sentiment de solitude de Niamh. Elle alluma la télé, juste pour créer un semblant de vie. Ou de normalité. Puis elle s'approcha de la fenêtre et contempla la cour en contrebas. Atablés sous les grands parasols carrés, des clients étaient en train de boire et manger ; leurs conversations animées et leurs rires montaient jusqu'à elle dans la douceur de l'air du soir, comme pour lui reprocher sa tristesse.

Elle ne se retourna pas lorsque Ruairidh sortit, enveloppé d'un peignoir en éponge ; elle devina qu'il fouillait sa valise à la recherche de linge propre. Quelques secondes plus tard, elle entendit le pschitt de son déodorant, puis le tapotement de ses paumes enduites d'après-rasage sur ses joues. Quand il émergea de nouveau de la salle de bains, elle lui fit enfin face ; il enfila un polo noir et lissait avec les doigts ses cheveux mouillés.

– Tu te fais beau pour ta petite amie ? ne put-elle s'empêcher de lancer.

Les mains toujours levées, il se figea. Même froncement de sourcils.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Irina.

– Quoi, Irina ?

Son air incrédule était presque convaincant.

– Oh, allez, Ruairidh. Irina Vetrov. Tu as une liaison avec elle depuis le printemps dernier, quand tu es venu à Paris conclure le marché pour sa prochaine collection.

Elle le vit sur le point d'éclater de rire. Mais cela ne suffit pas à la convaincre.

– Irina Vetrov ? Tu crois que j’ai une liaison avec elle ?

Niamh savait que, souvent, les gens répétaient mot pour mot une accusation afin de gagner du temps, concocter une réponse. Or elle ne voulait pas l’entendre. D’un pas vif, elle se dirigea vers la penderie, tira brusquement la porte et s’accroupit pour déverrouiller le coffre. Elle n’avait pas prémédité cet affrontement, mais bizarrement il lui devenait impossible de l’éviter plus longtemps. Elle sortit son iPad, souleva le rabat de protection, composa son code à quatre chiffres, ouvrit la messagerie et, un doigt pointé sur l’écran, le brandit vers Ruairidh.

Ce dernier avança d’un pas puis, d’un air consterné, saisit l’iPad et regarda l’écran. Elle savait ce qu’il lisait. Les mots étaient gravés dans sa mémoire. Lus, relus, re-relus. *Votre mari a une liaison avec Irina Vetrov. Demandez-lui.* Elle observa attentivement sa réaction. Il leva les yeux. Son froncement de sourcils se transforma en grimace.

– Qu’est-ce que c’est que cette connerie, bon Dieu ?

– Ça me paraît clair, dit-elle tout en sentant son assurance faiblir.

Il regarda de nouveau l’écran et lut :

– unamisincere.xx@gmail.com ? Qui ça peut être, putain ?

– À toi de me le dire.

Elle regretta aussitôt d’avoir lâché cette bêtise car il ignorait évidemment qui était l’auteur du message. D’un geste dédaigneux, il jeta l’iPad sur le lit.

– C’est une immonde saloperie, Niamh. Un mensonge. Ne me dis pas que tu penses que c’est vrai.

– Et que dois-je penser, alors ? Tu es tellement mystérieux ces derniers temps. Des réunions, des rendez-vous sans moi. La petite femme qu’on laisse garder la boutique.

– Oh, pour l’amour de Dieu !

– Ce n’est pas vrai ? demanda-t-elle en entendant sa voix monter dans les aigus.

– Que j’ai une liaison avec Irina ?

– Oui !

– Je viens de te le dire.

– Alors, pourquoi on m’enverrait ce message ?

– C’est à l’expéditeur qu’il faut le demander, je n’en ai pas la moindre idée, moi.

Il paraissait sincèrement blessé.

– Il faut que j’y aille, dit-il après avoir jeté un coup d’œil à sa montre.

– Où ça ?

Elle se tourna pour lui attraper le bras quand il passa devant elle. Il se dégagea.

– Je te l’ai dit.

– YSL ?

– Oui.

– Je ne te crois pas.

Il lui lança un regard dur :

– On dit que quand la confiance disparaît, l’amour est mort. Pas la peine de m’attendre.

Il claqua la porte derrière lui. Niamh sentit bouillonner en elle un flot d’émotions mélangées. Elle se sentait coupable à présent. Comme si elle avait commis une erreur. Comme si le manque de confiance qu’elle venait d’exprimer n’avait aucune raison d’être. Or il *était* justifié, non ? La façon dont les choses avaient changé entre eux récemment. Le comportement étrange, coupable de Ruairidh.

Le mail.

Elle s’assit au bord du lit en résistant à l’envie de pleurer. Elle ne lui donnerait pas cette satisfaction. Puis elle se rendit compte qu’il ne le saurait jamais, si elle pleurait. Mais *elle*, si. Et elle était déterminée à ne pas se laisser aller.

À sa gauche, la luminosité de l’écran de l’iPad toujours sur le lit faiblissait, mais les mots du message demeuraient nets et lisibles. *Votre mari a une liaison avec Irina Vetrov.*



*Demandez-lui.* Eh bien, elle venait de le faire et ça n'avait rapporté que peine et confusion. *Pas la peine de m'attendre,* avait-il dit. Comment pouvait-il imaginer qu'elle se coucherait sans avoir tiré au clair ce qui venait de se passer entre eux ?

Elle resta immobile pendant des heures lui sembla-t-il, mais seulement quelques minutes sans doute, avant de se lever et d'aller à la fenêtre. En bas, les clients continuaient à rire, boire, manger. Comme elle aurait aimé se trouver parmi eux. Et que les choses redeviennent pareilles qu'avant. Ils avaient tous les deux traversé tellement d'épreuves dont ils étaient toujours sortis plus forts. Du moins, elle l'avait cru.

Elle se raidit et sentit son cuir chevelu parcouru de picotements. Sortant du bar, Ruairidh apparut dans la cour, un verre de bière à la main. Il s'assit à une table inoccupée, y posa sa boisson sans la boire. Elle le vit se pencher en avant, les coudes sur les genoux, puis se prendre brièvement la tête entre les mains. Lorsqu'il la releva, il se cala dans son fauteuil, bras croisés, jambes tendues, et fixa le liquide ambré qui pétillait dans le verre. Mais toujours sans faire mine de le prendre.

Le cœur serré, Niamh l'observa un long moment. Tous ces instants de magie, et de folie, partagés. Tous ces souvenirs. Elle fut tentée de le rejoindre. De s'excuser d'avoir douté de lui. De lui demander ce qui n'allait pas, comment cela pouvait s'arranger.

Et puis, Irina sortit à son tour du bar. Niamh la vit jeter un coup d'œil autour d'elle avant de repérer Ruairidh et avancer vers lui. Elle était plus petite que Niamh, mince comme un fil, avec de longs cheveux châains dont la frange coupée droit lui tombait sur les yeux. Des yeux en amande, presque bridés. Si sombres qu'ils semblaient absorber toute la lumière. Féminine jusqu'au bout des ongles. Dans sa démarche, ses gestes si élégants avec ses mains aux longs

doigts fins. Sa voix au timbre séduisant, légèrement rauque. Niamh n'avait rencontré Irina qu'une fois ; à côté, elle avait eu l'impression d'être énorme et balourde, ce que, selon les critères normaux, elle n'était pas du tout. Grande, oui. Près d'un mètre soixante-dix-sept, mais grosse, certainement pas. À Nicolson, toutes ses amies enviaient ses longues jambes fuselées. Et son épaisse chevelure blonde coupée à hauteur d'épaules lui donnait l'air d'une femme de trente ans plutôt que de quarante. Pourtant, elle s'était sentie géante par rapport à la petite Russe ; et maintenant, elle l'observait avec un sentiment de jalousie croissant.

Dès qu'il la vit, Ruairidh se leva pour l'embrasser sur les deux joues. Ils échangèrent avec le plus grand sérieux quelques mots que Niamh aurait bien aimé pouvoir lire sur leurs lèvres. Puis ils rentrèrent dans le bar, Ruairidh laissant sur la table son verre de bière intact.

Un sentiment de détresse submergea Niamh. Puis de désespoir. Si elle le laissait partir maintenant, sortir de l'hôtel avec Irina Vetrov, elle redoutait de le laisser sortir de sa vie. Pour toujours.

Sur un coup de tête, elle attrapa au vol sa veste Ranish Tweed sur le dos d'une chaise, son sac, et fonça vers la porte. Tout en enfilant sa veste, elle longea le couloir, tourna à droite, passa devant les grandes fenêtres cintrées donnant sur la cour. Après avoir pressé plusieurs fois le bouton d'appel de l'ascenseur, elle s'apprêtait à dévaler l'escalier quatre à quatre lorsqu'il arriva. Mais, le temps qu'il la dépose dans le hall, Ruairidh et Irina avaient quitté l'hôtel. À travers les portes vitrées de l'entrée, elle les vit monter dans une Mercedes Classe A blanche dont les feux de détresse clignotaient.

Niamh traversa le hall en courant, marqua une pause juste le temps de laisser les deux portes coulissantes s'écarter, se rua sur le trottoir où elle fut assaillie par les innombrables

bruits et odeurs de la ville portés par la brise du soir. La Mercedes doublait déjà la file des véhicules de police et accélérât en direction de l'extrémité de la place.

Un peu plus loin que le Crowne Plaza, un immeuble disparaissait sous des échafaudages protégés par un filet. Deux camions de chantier et deux bennes à gravats avaient été abandonnés là pour la nuit.

En courant au milieu de la chaussée, Niamh attira l'attention de plusieurs policiers armés qui, soudain en alerte, la suivirent des yeux. Elle ne les vit même pas. Les feux de stop de la Mercedes rougeoyèrent quand elle s'arrêta au feu, au-delà des camions de chantier ; son clignotant gauche s'alluma. Niamh jeta un coup d'œil à la statue de Marianne constellée de taches symboliques bleu, blanc, rouge, et se dit que si elle traversait l'esplanade en diagonale, elle pourrait atteindre le bout de la place à temps pour couper la route de la Mercedes, avant que celle-ci ne disparaisse pour de bon. À condition que le feu reste rouge assez longtemps.

Prenant ses jambes à son cou, elle dépassa le gros conteneur rouge couvert de graffitis planté sur l'esplanade et fila vers Marianne. Elle prit vaguement conscience, sur sa gauche, des clients assis aux tables vertes de la terrasse du Fluctuat Nec Mergitur. Détruit par un incendie début 2015, le café avait rouvert sous ce nouveau nom après les attentats du mois de novembre de la même année. *Il est battu par les flots, mais ne sombre pas.* La devise de Paris. Il n'allait pas tarder à souffrir une fois de plus.

Niamh vit le feu passer au vert et la Mercedes tourner à gauche. Puis elle ne vit plus rien. Aveuglée par un éclair fulgurant qui effaça tout le reste, un millième de seconde avant que l'onde de choc de l'explosion ne la projette par terre. En heurtant le macadam, elle recouvra la vue. Du verre jaillissait des vitres brisées du Fluctuat Nec Mergitur, tables et chaises voltigeaient à travers la place. Elle se retourna. La

Mercedes était encore en l'air. Plus tard, elle se souviendrait de l'avoir vue à trois ou quatre mètres du sol. En fait, elle n'en était probablement qu'à une cinquantaine de centimètres. Des débris flamboyants bombardèrent la place de la République quand la voiture s'écrasa sur la chaussée en une boule de flammes.

Niamh pouvait voir à nouveau, mais elle n'entendait plus rien. Le bourdonnement était assourdissant. Puis elle perçut un hurlement. Il lui fallut un moment avant de comprendre que c'était le sien. Elle prit appui sur ses bras pour se mettre à genoux mais fut incapable de se lever, paralysée par le spectacle du véhicule en feu. Quelque part à la périphérie de son champ de vision, il lui sembla voir des silhouettes sombres courir dans la nuit. Longues ombres vibrantes projetées par le brasier.

Des cris s'échappaient de sa gorge. Des hurlements hystériques à répétition. Elle finit par se rendre compte que c'était le nom de Ruairidh qu'elle répétait sans cesse. Des mains lui saisirent les bras, des hommes en uniforme et gilet pare-balles la relevaient. L'un d'eux criait quelque chose. Ses lèvres bougeaient, mais elle ne l'entendait pas. Puis une femme, dont elle ne pouvait pas distinguer le visage, apparut dans son champ de vision, sur fond d'incendie. Une femme aux longs cheveux bruns tombant sur ses épaules enveloppées dans un châle de soie, au-dessus d'une jupe droite et d'une paire de talons hauts. La femme sortit de son sac un porte-cartes et le tendit aux hommes qui soutenaient Niamh. Sa voix lui sembla couvrir tous les autres sons. Une voix autoritaire, tranchante, inquiète.

Niamh sentit des larmes brûlantes lui couler sur les joues ; elle s'arrêta de hurler pour reprendre sa respiration. Bien qu'elle puisse maintenant entendre ce qu'on lui disait, elle ne comprenait rien. Désespérée, elle secoua la tête. Puis soudain, tout s'éclaircit. La femme s'adressait à elle en anglais.

– Vous êtes anglaise ? disait-elle.

Elle voulait sans doute que Niamh la comprenne, rien de plus. Mais Niamh n'avait jamais pu se considérer comme anglaise.

– Écossaise, répondit-elle d'une voix enrouée.

Puis elle pensa à quel point cette distinction était ridicule dans un moment pareil.

– Vous couriez vers cette voiture ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Ruairidh...

Le simple fait de prononcer son nom lui serra la gorge et de nouvelles larmes lui brûlèrent le visage. Elle attendit d'avoir repris sa respiration avant de préciser :

– Mon mari.

– Votre mari était dans la voiture ?

Niamh hocha vigoureusement la tête.

– Avec Irina.

– Irina ?

– Vetrov. La styliste.

Elle distinguait maintenant une lueur dans les yeux de la femme.

– Ils sont morts, n'est-ce pas ?

La femme acquiesça d'un signe de tête.

Niamh fondit de nouveau en larmes. Les sanglots lui contractaient la poitrine au point d'empêcher l'air de pénétrer dans ses poumons. La femme posa une main réconfortante sur son épaule.

– Pourquoi couriez-vous derrière la voiture ?

Ce refrain se répéterait souvent dans les heures à venir.

– Ils étaient...

Choquée, désespérée, cherchant désespérément le mot juste, elle lâcha entre deux sanglots :

– Amants. Tout ce temps, et je n'en savais rien.

Elle regarda les yeux qui l'observaient, en quête de...  
quoi ? Sympathie ? Raison ?

– Et maintenant, je ne pourrai plus jamais lui demander  
pourquoi.

## Chapitre 2

Elle avait l'impression d'être assise là depuis des heures. Et pourtant, le temps semblait s'être en quelque sorte arrêté. Cela aurait pu faire quelques minutes seulement. Le souvenir qu'elle gardait du temps qui passait remontait plus loin.

La pièce était totalement nue. Sol carrelé, beige sale. Murs autrefois peints en jaune pâle, à une époque indéterminée, aujourd'hui décolorés, éraflés, griffés, gribouillés par une succession infinie de flics et de criminels. Table en bois sur pieds tubulaires, tachée, balafrée par les ans. Sa chaise pliante en bois était impitoyablement dure. Deux chaises vides attendaient en face.

Tout en haut du mur opposé à la porte, une étroite ouverture protégée par des barreaux donnait sur les lumières nocturnes de la ville, presque absorbées par l'éclat fluorescent du tube fixé au plafond. Derrière les chaises vides, les vitres noircies d'une fenêtre condamnée ne lui offraient qu'un reflet moqueur d'elle-même. Niamh était sûre qu'elle dissimulait quelqu'un en train de l'observer.

Bizarrement, elle n'éprouvait rien, comme dépossédée de ses sens, comme anesthésiée par un narcotique. Elle s'était attendue à pleurer. Mais les larmes ne venaient pas.

Elle observa ses mains jointes devant elle sur la table. Des mains qui l'avaient touché, caressé, aimé. Des mains qu'il avait tenues dans les siennes. Et qui, à présent, lui paraissaient perdues, inutiles, déconnectées.

La porte, en s'ouvrant, la fit presque sursauter. Un homme d'une cinquantaine d'années, cheveux teints en noir, visage gris et fatigué, entra d'un pas vif dans la pièce, une mallette marron à la main. Sa chemise blanche rentrée dans un jean un peu trop serré moulait un estomac étrangement proéminent pour un corps plutôt maigre. La femme de la place de la République le suivait. Elle s'était débarrassée de son châle, le décolleté de son chemisier laissait deviner une poitrine modeste. Son collier de perles, sa jupe droite et ses talons hauts paraissaient tout à fait inappropriés pour ce lieu, plus adaptés à une soirée romantique avec un amant qu'à un interrogatoire dans un commissariat de police. Niamh se rendait maintenant compte que cette femme devait avoir un ou deux ans de moins qu'elle. Ses cheveux brillants encadraient un visage sur lequel les têtes ne devaient pas se retourner, mais qui n'était pas non plus dépourvu de charme.

Ils s'assirent en face de Niamh ; l'homme laissa tomber sur la table, devant lui, un mince dossier. Mais il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il fouilla d'abord dans sa mallette d'où il sortit un petit enregistreur numérique qu'il posa à côté. Une lumière rouge clignota dès qu'il enfonça un bouton sur le côté de l'appareil.

Ses vêtements sentaient le tabac, ainsi que son haleine. Le regard de Niamh sauta du sticker décoloré *Défense de fumer* placardé au mur, derrière lui, aux traces orange de nicotine sur ses doigts. Histoire de s'extraire ne serait-ce qu'un bref instant de cette soirée tragique, elle se demanda



si les autres l'obligeaient à sortir dans le froid et la pluie pour griller une cigarette. Le temps des salles d'interrogatoire à l'ancienne envahies de fumée était révolu.

Puis elle prit conscience qu'il s'adressait à elle.

– Voici le lieutenant Sylvie Braque, disait-il. De la police judiciaire. Brigade criminelle.

Il parlait anglais avec un fort accent français. Le regard de Niamh voltigea un instant vers Braque avant de revenir se fixer sur le fumeur.

– Je suis le commandant Frédéric Martinez, de la SDAT.

Il marqua une pause avant de demander :

– Vous savez ce que c'est ?

Elle secoua la tête.

– Sous-direction antiterroriste. Dépendant aussi de la police judiciaire.

Pour la première fois, Niamh émergea de sa torpeur.

– Terrorisme ? Vous pensez que c'était un attentat ?

– La France est toujours en alerte maximale, madame, depuis les récents évènements. Tout incident de ce type est envisagé comme un attentat possible.

Il s'arrêta, respira à fond, et Niamh se demanda s'il aurait préféré remplir ses poumons de fumée.

– Néanmoins, plusieurs raisons nous incitent à rechercher d'autres motifs. Notamment parce que l'explosion était dirigée vers le haut, délibérément destinée à infliger le maximum de dommages aux occupants de la voiture.

Niamh serra les dents pour empêcher ses mâchoires de trembler. Ne comprenait-il pas qu'il lui parlait de Ruairidh ?

Il semblait l'oublier.

– Une bombe terroriste aurait eu pour objectif de provoquer un véritable carnage, en projetant des éclats dans toutes les directions. Dans ce cas, vous ne seriez pas assise ici ce soir. Miraculeusement, les dommages collatéraux sont minimes. Personne d'autre n'a été tué.

Sur ce, il ouvrit son dossier et feuilleta les documents qu'il contenait.

– Nous avons établi que le véhicule appartenait bien à Irina Vetrov, et nous avons plusieurs témoins qui les ont vus, elle et votre mari, monter à bord et partir ensemble. Ce que nous ignorons, c'est pourquoi une bombe a été placée sous cette voiture.

Il regarda Niamh ; la question s'attardait dans ses yeux d'un marron laiteux.

– Je n'en ai aucune idée, parvint-elle à articuler avec peine.

Il hocha la tête puis sortit un stylo de sa poche.

– Précisons un ou deux détails pour l'enregistrement, d'accord ? Votre mari s'appelait... Ru... Ruer...

– Disons Rory, ce sera plus simple, le coup a Niamh. C'est un nom gaélique écossais très difficile à prononcer.

Combien de fois avaient-ils été obligés de répéter cela au fil des ans. Pour chacun des deux.

– Mon propre nom se prononce *Nive*.

Elle épela ensuite leurs deux noms.

Martinez essaya de la suivre, renonça et se contenta d'une orthographe phonétique.

– Macfarlane, poursuivit-il. Que faisiez-vous à Paris avec... Rory ?

– Nous participions au salon Première Vision, au parc des expositions.

Il fronça les sourcils :

– Qu'est-ce que c'est ?

– La plus grande foire internationale de tissu d'habillement, répondit-elle avec lassitude. Les créateurs de mode et les fabricants de vêtements du monde entier se retrouvent à Paris deux fois par an pour acheter les tissus qui apparaîtront la saison suivante dans les défilés de mode et les boutiques.

Tout cela lui semblait tellement terre à terre à présent.  
Sans intérêt. Ruairidh était mort.

– Et pourquoi étiez-vous là ?

Niamh ferma les yeux en essayant de rassembler assez de volonté pour trouver des réponses aux questions du fumeur. Il lui était si difficile de penser à autre chose qu'à son chagrin.

– Ruairidh et moi n'étions pas seulement un couple. Nous étions aussi associés en affaires. Une petite entreprise de tissage dans les Hébrides extérieures, en Écosse, Ranish Tweed.

– Comme Harris Tweed ?

Le nombre de gens connaissant Harris Tweed d'un bout à l'autre du monde sidérait toujours Niamh. Un tissu créé par une poignée de tisserands travaillant chez eux sur un minuscule archipel de l'extrême nord-ouest de l'Europe. Un pâle sourire étira ses lèvres.

– *Comme* Harris Tweed. Mais différent.

### Chapitre 3

La première fois que Ruairidh m'a parlé de Ranish, je suis tombée des nues.

À l'époque, j'avais déjà succombé à ce qui paraissait inéluctable, après avoir résisté pendant longtemps. D'ailleurs, je ne sais toujours pas vraiment ce qui m'a poussée à abandonner ma carrière pour fonder un foyer et une famille. Si ce n'est qu'on attendait ça de moi depuis toujours.

Après l'université, j'ai d'abord travaillé à Glasgow et à Londres, puis chez Johnstons of Elgin. Installée à Moray, au nord-est de l'Écosse, l'usine Johnstons produit un tissu magnifique, riche en cachemire ; j'y avais trouvé l'emploi auquel toute ma formation m'avait préparée – dans la vente et le marketing. Un emploi qui me permettait enfin de voler de mes propres ailes – moi, la gamine née et élevée dans le minuscule hameau de Balanish, à l'ouest de l'île de Lewis, je chassais le client dans des grandes villes comme Paris ou Francfort.

J'adorais ça.

Mais j'adorais aussi Ruairidh. Alors, quand il m'a demandé de l'épouser, je n'ai pas hésité une seconde à abandonner ma

précieuse place chez Johnstons pour retourner sur l'île qui nous avait vus naître, et y bâtir le nid où nous élèverions nos enfants. Ça me semblait la chose la plus naturelle du monde.

L'histoire aurait été différente si j'avais su qu'il ne trouverait pas de travail sur l'île et que je passerais des semaines et des mois toute seule à restaurer la vieille *whitehouse* qui appartenait à ses parents. Comme la plupart des garçons de Lewis, il ne voulait pas trop s'éloigner de sa *mamaidh*. Ses parents vivaient toujours dans la maison neuve en haut de leur terre, à un jet de pierre de la *whitehouse* que ses grands-parents paternels avaient construite juste avant la guerre, quand ils avaient décidé d'abandonner leur vieille *blackhouse*. Cela n'arrangeait pas vraiment les choses que les Macfarlane et moi ne soyons jamais d'accord sur rien, ou presque. Aux îles, le passé reste ancré dans les mémoires. Je passais donc la plus grande partie de mon temps chez mes parents, à l'autre bout du village.

Ils étaient contents que je sois revenue sur l'île mais, depuis des années déjà, Ruairidh était un sujet tabou à la maison. On ne parlait jamais de lui. Le jour où je leur ai annoncé que nous allions nous marier, il y a eu des cris, des larmes, des accusations de trahison ; puis ils m'ont prévenue qu'ils n'assisteraient pas au mariage. Je le redoutais ; alors, pour éviter les problèmes, Ruairidh et moi sommes allés nous marier au bureau de l'état civil d'Aberdeen en présence de deux témoins choisis dans la rue.

Je crois que mes parents ne me l'ont jamais pardonné.

Cette semaine-là, Ruairidh devait rentrer à la maison. Juste pour quelques jours, avait-il dit. Je comptais les heures, les minutes. Il me manquait. Je le désirais de tout mon corps. Nous avons passé peu de temps ensemble depuis notre mariage, et aucun bébé ne s'annonçait, ce qui ne me surprenait pas. Or les nouvelles qu'il rapportait m'ont totalement prise au dépourvu.

J'ai toujours eu le tweed dans le sang, je suppose. Dans la *blackhouse* qui se trouvait derrière notre maison, un vieux métier à tisser Hattersley prenait la poussière. Mon père avait couvert cette petite maison qu'il utilisait comme remise d'un nouveau toit en tôle, aujourd'hui rouillée. Son propre père avait été tisserand presque toute sa vie ; il avait passé des heures dans cette vieille bâtisse sombre pleine de courants d'air à fabriquer son tissu pour les usines de Stornoway qui le payaient une misère. Quand j'étais petite, j'aimais y jouer ; j'imaginai que j'entendais l'écho lointain des navettes voltigeant d'avant en arrière entre les fils de chaîne. À cette époque, il était rare de traverser un village de l'île sans entendre un claquement de navettes sortir des cabanons et des garages.

Après la mort de mon grand-père, plus personne n'a touché à ce vieux métier à tisser. Jusqu'à ce que mon père prenne sa retraite de conseiller municipal et se remette lui-même au tissage. Il avait consacré des semaines à le restaurer, et ça me réchauffait le cœur de voir et d'entendre ce vieux Hattersley ramené à la vie.

Les deux frères de ma mère étaient tisserands, eux aussi. Ils partageaient une cabane à Bragar, à quelques kilomètres de chez nous. Quand on allait les voir, avec mes cousins, on s'amusait comme des fous dans cet atelier à galoper autour des métiers jusqu'à ce que l'un de mes oncles perde patience et nous crie de sortir.

Ma mère, elle, tricotait admirablement. Lorsqu'il faisait mauvais, ce qui était fréquent, elle restait des heures assise dans un fauteuil à jeter des briques de tourbe dans le feu et à tricoter pour mes frères et moi des écharpes, des pulls, des gants et Dieu sait quoi encore. Une chose est sûre, nous n'avons jamais manqué de vêtements chauds.

Tricoter ne m'a jamais plu, bien que j'aie appris évidemment dès mon plus jeune âge – une maille à l'endroit, une

maille à l'envers. Je préférais de loin m'asseoir à la table avec un mètre ou deux de tissu et fabriquer des habits pour mes poupées. Quand je me suis mise à coudre mes propres vêtements, ma mère a pris l'habitude de m'emmener à Stornoway pour acheter du tissu chez Knit & Sew, ou dans les foires organisées de temps en temps par des représentants au Seaforth Hotel. Il me paraissait donc naturel, en somme, d'exceller en éducation ménagère à l'Institut Nicolson et d'intégrer ensuite une école de textile sur le continent.

Le jour du retour de Ruairidh, un vent terrible balayait l'île. Ce devait être en mars, ou au début d'avril. La pluie arrivait du sud-ouest précédant une tempête d'équinoxe. La propriété des Macfarlane, une étroite bande de terre en pente jusqu'à la côte, faisait face à l'ouest. Je regardais les rafales de pluie traverser la baie et venir vers moi. Au-delà du cap, la mer soulevait de hautes crêtes blanches qui, en équilibre au sommet des énormes vagues d'un vert profond, allaient s'écraser sur les veines de gneiss noir et rose.

Dès que j'ai entendu la voiture, j'ai couru sous la pluie ; battus par les éléments, nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre pour nous embrasser sans nous préoccuper d'être mouillés, gelés ou renversés par le vent. Trempés jusqu'aux os, nous sommes entrés en riant dans la maison, et j'ai proposé de nous servir une petite goutte. Mais en voyant le sourire de Ruairidh s'effacer, j'ai compris qu'il y avait un problème.

Fuyant mon regard, il s'est détourné.

– On m'a licencié, Niamh.

Ce fut comme si notre monde s'écroulait. Je savais que je devrais retourner travailler. Mais j'étais perplexe.

– Pourquoi, Ruairidh ? Le prix du pétrole n'a pas cessé de grimper depuis la crise financière.

Cela n'avait aucun sens.

Il a haussé les épaules.

– Parfois quand les affaires marchent bien, les entreprises pensent qu’elles peuvent se passer des gens. La rationalisation, voilà comment ça s’appelle. Ce n’est pas une décision de la compagnie d’Aberdeen, mais de la société mère, en Amérique.

– Donald n’aurait pas pu plaider ta cause ?

Donald était son frère aîné. Plus vieux de quelques années, il occupait un poste important à la direction. C’était grâce à lui que Ruairidh avait obtenu ce job.

– Il l’a fait, a-t-il répondu avec une grimace. Du moins, c’est ce qu’il m’a dit. Mais je crois que personne n’ose trop l’ouvrir de peur d’être viré à son tour.

Je me souviens m’être affalée sur une chaise de cuisine et avoir regardé autour de moi. Cet endroit misérable où je venais de passer les derniers mois à essayer de construire notre avenir. À coordonner les ouvriers, et nettoyer, nettoyer. Nettoyer sans fin. Et peindre. Cela me paraissait une telle perte de temps à présent.

– Qu’est-ce qu’on va faire ?

J’aurais dû me douter que Ruairidh avait un plan. Ruairidh avait toujours un plan. En relevant la tête, j’ai vu son air espiègle.

– Après la pluie, Niamh...

De la tête, il a indiqué la fenêtre ; il souriait maintenant.

– Qui le saurait mieux que nous qui avons grandi ici ?

Je savais ce qu’il voulait dire. Même s’il tombe des cordes, le vent chasse toujours la pluie, et le soleil est là, quelque part derrière les nuages, prêt à éclabousser la mer d’or et d’argent.

– On m’a offert une indemnité de licenciement très généreuse.

Ce qui m’a un peu reconfortée. L’argent, quel que soit le montant dont on dispose, file toujours trop vite si on n’a pas de nouvelles rentrées en vue. Devant mon air abattu, il m’a



prise par les épaules pour me faire lever et a plongé ses yeux dans les miens, ces yeux sombres si expressifs qui m'avaient toujours fascinée.

– Je veux l'investir dans notre avenir.

Le désarroi m'a fait plisser les paupières.

– Comment ?

– Une petite idée que je couve depuis un moment.

– Oh ? Une petite idée dont tu ne m'as jamais parlé ? ai-je lancé en haussant les sourcils, ce qui l'a fait rire.

– C'était juste un rêve. Je pensais ne jamais pouvoir le réaliser. Jusqu'à aujourd'hui.

J'ai ressenti une pointe de déception.

– Les rêves sont faits pour être partagés, Ruairidh.

– Eh bien, je le partage avec toi maintenant, non ?  
Maquille-toi, habille-toi. Il faut faire bonne impression.

\*

Tout le long de la côte, jusqu'à Garynahine, le vent d'ouest a fouetté le flanc de notre voiture avant de nous pousser vers l'est en direction de Leurbost ; sur notre droite, la grande plaine sombre parsemée de petits lochs reflétant le peu de lumière de cette journée grise s'estompait au sud avant de se confondre avec les montagnes noires de Uig, qui disparaissaient presque dans les nuages. Pendant tout le trajet, Ruairidh est resté obstinément silencieux. Quand, exaspérée de ne rien savoir, je lui ai demandé où nous allions, il s'est juste fendu de ce petit sourire énigmatique qui lui était propre en disant :

– Tu verras.

À partir de Ranish, après Leurbost et Crossbost, le terrain descend en pente raide vers la mer. Le vent s'était calmé sur la tourbière ponctuée de rochers gris argent pointant au milieu des herbes rouges de l'hiver ; là, on est à l'abri

des violentes tempêtes de l'océan Atlantique, et la route ondule jusqu'au rivage déchiqueté où la mer éclate en écume blanche sur les roches noires.

Par temps clair, depuis les fermes bâties face au Minch, dans des creux abrités, on voit l'ombre sombre de l'île de Skye s'étaler à l'horizon, au-delà d'une myriade d'îlots. Ruairidh s'est arrêté sur un promontoire ; nous sommes descendus de voiture dans l'après-midi venteux. Il ne pleuvait plus, mais je sentais mes cheveux me fouetter le visage.

– Là-bas, a-t-il fait en tendant le doigt.

J'ai regardé dans la direction qu'il indiquait et vu un cottage aux murs chaulés, coincé entre des affleurements rocheux. La côte couverte de varech était abrupte ; une vieille rampe en béton plongeait dans l'eau noire, sans doute d'un bleu lumineux quand le ciel était dégagé. Un canot de pêche gris pâle écaillé tiré au sommet de la cale était attaché par une grosse corde à un anneau rouillé. Derrière la maison, il y avait un long bâtiment étroit d'un blanc sale, au toit de tôle ondulée peint en vert.

À bout de patience, je me suis retournée pour regarder Ruairidh par-dessus le toit de la voiture :

– Bon, maintenant, tu vas me dire ce qu'on fait ici.

Il avait le visage rougi par le vent et les yeux brillants.

– Un certain Richard Faulkner vit en bas. C'est lui qu'on va voir.

– Et pourquoi on va le voir ?

Ignorant totalement mon ton exaspéré, il a expliqué :

– Ça fait une vingtaine d'années qu'il s'est retiré d'une affaire très florissante, au dire de tous, dans le sud de l'Angleterre. Il a appris seul à tisser et fondé sans aucune aide extérieure une entreprise qu'il a baptisée Ranish Tweed. Ce n'est pas du Harris Tweed. C'est plus léger, plus doux. À base de laine d'agneau, de cachemire et d'autres fibres plus fines. Mais ça ressemble à du Harris Tweed et ça profite de sa réputation.

Loin de me douter de ce qui allait suivre, j'ai haussé les épaules :

– Jamais entendu parler.

– Comme la plupart des gens. Du moins, sur l'île. Mais il a acquis ses lettres de noblesse chez certains des tailleurs les plus réputés de Savile Row. Apparemment, ils sont nombreux à venir régulièrement ici, de Londres, pour parler modèles et motifs avec Faulkner, et lui passer en personne des commandes. Les vestes Ranish, semble-t-il, ont les faveurs de la famille royale. Ce qui les a rendues populaires chez les courtisans. Qui, comme tu le sais, ne rêvent que de singer leurs supérieurs.

Ruairidh a eu un petit sourire sardonique, reflet de ses sentiments foncièrement républicains, avant d'ajouter :

– Ce que je ne leur reproche pas, si ça me permet de leur en vendre quelques-unes.

J'ai froncé les sourcils.

– Pourquoi vendrais-tu des vestes à la famille royale, ou à quiconque d'ailleurs ?

– Eh bien, si j'étais le propriétaire de Ranish Tweed, j'aimerais en vendre le plus possible.

J'aurais voulu voir ma tête à ce moment-là parce qu'il a éclaté de rire et contourné la voiture pour me serrer dans ses bras. Tout en écartant mes cheveux de mon visage, il m'a dit :

– Oh, Niamh. Ranish pourrait être à nous. Faulkner vend tout. L'affaire et la marque. Il a plus de soixante-dix ans maintenant ; l'arthrose l'empêche de travailler plus longtemps sur son métier à tisser. Mais il ne veut pas vendre à n'importe qui.

– Mais, Ruairidh... On ne sait pas tisser.

– Non, mais je peux apprendre. Mon père tisse. Le tien aussi. Ma mère était l'assistante d'un styliste de Carlway Mill. Et toi, Niamh, tu es la meilleure commerciale que Johnstons of Elgin ait jamais eue.

Ce qui m'a fait rire.

– Je doute que Johnstons partage ton avis.

Pourtant son enthousiasme était contagieux et je commençais à ressentir des frémissements d'excitation. Posséder notre propre entreprise. Tisser notre propre étoffe, portée par les têtes couronnées et leurs courtisans.

– C'est dans nos moyens ?

– Mon indemnité suffit pour acheter l'affaire. Il faut juste le persuader que c'est à nous qu'il doit la vendre.

Ruairidh m'a embrassée en me tenant le visage à deux mains. Puis il m'a regardée d'un air triomphant :

– Et tu pourrais bien être notre arme secrète.

En descendant les marches inégales qui menaient à l'atelier, derrière la maison, j'ai entendu le bruit du métier à tisser et su immédiatement que c'était un Hattersley. J'avais grandi avec cette musique particulière résonnant à mes oreilles. C'était la bande-son de mon enfance, éteinte pendant un temps quand le marché du Harris Tweed s'était effondré et que le célèbre tissu avait presque disparu. De l'autre côté de l'île, on investissait à nouveau dans les anciennes fabriques, le tweed était en pleine renaissance. Mais on remplaçait les vieux métiers Hattersley qui tissaient l'étoffe des îles depuis plus d'un siècle par de nouvelles machines améliorées, les Griffith double largeur. Leur musique était pour moi comme un rap bas de gamme comparé aux nouveaux romantiques de ma jeunesse. J'étais heureuse de savoir que Ranish était toujours tissé sur un Hattersley.

Le vieux Faulkner a levé les yeux de sa machine quand nous sommes entrés. Son chien, un colley roulé en boule dans un panier près de la porte, s'est levé d'un bond et s'est mis à aboyer en sentant les odeurs inconnues transportées par ces nouveaux venus.

– *Wheesht*, Tam, a ordonné le vieil homme.

Aussitôt, Tam a détourné la tête et rejoint à contrecœur sa couverture.

Les pieds de Faulkner ont ralenti leur mouvement sur les pédales avant de s’immobiliser tout à fait ; la navette en bois a cessé son va-et-vient. Dans le silence qui a suivi, on a entendu le vent siffler entre les chevrons. De ces chevrons pendaient des cordes, de la laine, des lés de tissu. Sur le mur, derrière Faulkner, pendaient d’autres laines aux couleurs les plus diverses. Plus loin, une vieille bicyclette était suspendue à des crochets en fer plantés entre les pierres ; des outils, des bidons d’huile et des boîtes de nettoyeur étaient dispersés sur un établi en bois au milieu de piles de patrons codés d’une écriture illisible que personne, à part Faulkner, ne pouvait déchiffrer. Je sentais le froid s’infiltrer entre les dalles du sol et me pénétrer jusqu’aux os. Ce n’était pas un atelier où j’aurais eu envie de travailler. Faulkner a lancé un coup d’œil circonspect à Ruairidh :

– Alors, vous êtes revenu.

Évitant soigneusement de croiser mon regard, Ruairidh a dit :

– J’ai l’argent, maintenant, monsieur. Je pensais que vous aimeriez rencontrer ma femme et, je l’espère, future associée de Ranish.

Je me suis avancée pour serrer son énorme main calleuse, qui a failli broyer la mienne.

– Jolie. Mais vous connaissez quelque chose au tweed ?

– J’ai un master des métiers de la mode et du textile, obtenu avec mention. Mon mémoire portait sur le marketing de Harris Tweed.

– Vraiment ? a-t-il fait en haussant un sourcil.

– Oui.

– Vous savez, ma petite, il y a une grande différence entre la théorie et la pratique.

– Oh, je sais. J’ai aussi vendu du cachemire Johnstons en Angleterre, en Italie et en France.

Un sourire a plissé sa peau tannée. Puis de ses doigts longs et minces, il a caressé le chaume qui lui couvrait les joues – des poils de barbe aussi drus que des crins de cheval perçant la toile d’un matelas. Ses yeux gris pâle m’ont scrutée avec amusement avant de se retourner vers Ruairidh.

– Allons boire une petite tasse de thé.

Une vieille Land Rover défoncée était garée devant la maison. Tam nous a suivis à l’intérieur, où régnait le même désordre qu’à l’atelier. Il y faisait froid et ça sentait l’humidité, plus une autre odeur désagréable que je n’arrivais pas à identifier. Le feu ne brûlait plus depuis longtemps dans la cheminée devant laquelle un tapis carré usé à la corde était couvert de poils de chien.

Des vêtements, des serviettes et des lés de tissu avaient été jetés sur les deux fauteuils et le canapé, tous très vieux. L’endroit ressemblait plus à un squat qu’au foyer d’un homme d’affaires prospère à la retraite. Si l’on exceptait les tableaux accrochés partout. De merveilleuses représentations colorées des îles. Au lever et au coucher du soleil. Sous un ciel d’orage, sous un ciel lumineux de printemps, le *machair* fourmillant de fleurs. Des bateaux malmenés par la tempête dans une baie ou amarrés à quai sur une mer turquoise. Des œuvres originales signées. Travaillées dans la matière, à grands coups d’épais traits de pinceaux saillant de la toile comme des veines. Des toiles qui, j’en étais sûre, vaudraient beaucoup d’argent dans les galeries du continent.

– J’adore vos tableaux !

– Moi aussi, a répondu Faulkner depuis la cuisine où il mettait l’eau à chauffer. Le paysage de ces îles est une sacrée source d’inspiration.

Quand il a réapparu à la porte, j’ai ajouté tout en soulevant une étoffe du dossier d’une chaise :

– Même pour le tweed. C’est du Ranish ?

Il a hoché la tête. Le tissu était doux, somptueux, presque sensuel sous mes doigts. Mais c’étaient ses couleurs qui me fascinaient le plus.

– C’est magnifique. Ça me fait penser à la découpe de la tourbe sur Pentland Road par un jour ensoleillé. Toutes ces teintes différentes. Les premières nouvelles pousses au milieu des herbes de l’hiver. Vert et rouge. Le brun des racines de bruyère, le bleu du ciel qui se reflète dans tous ces petits trous d’eau.

Quand j’ai relevé la tête pour le regarder, j’ai vu une certaine tendresse dans ses yeux gris.

– J’ai l’impression d’entendre ma femme.

Et, désignant de la tête les tableaux qui recouvraient chaque centimètre carré du mur :

– C’est elle qui les a peints. Elle adorait les îles. Elle m’accusait de l’en avoir éloignée pendant toutes ces années.

L’utilisation du passé et la tristesse de son ton m’ont fait comprendre qu’elle était morte.

– Que lui est-il arrivé ?

– Oh, a-t-il soupiré. Le truc classique. Un cancer. On a passé toutes ces années ensemble, à se battre pour s’en sortir, réussir, être heureux. Pour aboutir à une fin merdique. Comme la chute nullissime d’une longue histoire.

Il est retourné dans la cuisine où l’eau bouillait. Ruairidh et moi, on s’est regardés. Puis on l’a entendu ajouter :

– Isabella est morte il y a six mois. C’est ce qui m’a décidé à mettre Ranish en vente.

Un tintement de porcelaine et un bruit de liquide versé dans des tasses sont parvenus jusqu’à nous, dans le salon, avant que Faulkner ne réapparaisse.

– Je raconte aux gens que c’est à cause de mon arthrose aux genoux. Que je n’ai pas d’autre choix que vendre. Mais ce n’est pas du tout ça. Depuis la disparition d’Isabella, je

n'ai plus envie de continuer. On était mariés depuis plus de cinquante ans, vous comprenez. On ne faisait qu'un, en fait. Sans elle, à quoi bon poursuivre...